



LE TAGÈTE

Hors série n° 35, 2014

Marcel JB Tardif

Plante herbacée cultivée pour ses fleurs ornementales jaunes ou orangées à senteur poivrée, appelée communément oeillet.

LA RECHERCHE EN DÉSHÉRENCE

On doit le nylon, l'orlon et le teflon à Dupont. Le transistor aux Bell Laboratories. Le téléviseur noir et blanc et le téléviseur couleurs à RCA. Le film couleurs à Kodak. Le fréon comme réfrigérant à General Motors. Le tube à rayons-X à General Electric. Et on pourrait ajouter le laser, la fibre optique, la puce électronique et les technologies de la génétique.

Fut un temps, lointain, où les entreprises misaient grandement sur les innovations propres, pour démarquer leur positionnement marché. Ce qui faisait avancer la société civile par recherche interposée. Mais entre les années 1976 et 1985, le rythme d'investissement en recherche s'est considérablement ralenti aux États-Unis, se situant à 6,7 pourcent du revenu brut et ce en tenant compte d'un taux ajusté à l'inflation (a/i). Le Japon investissait alors deux fois plus de fonds en R & D. Il y eut une chute vertigineuse de l'effort en recherche entre 1986 et 1993, le taux annuel moyen se situant à 1,2 pourcent (a/i). On en était alors à vingt pourcent de l'effort consenti durant la période précédente.

Les entreprises estimaient, majoritairement, que l'effort en R & D coûtait trop pour ce qu'il rapportait à court terme. La préoccupation des dirigeants était désormais tournée moins vers le long terme que vers le trimestre à venir. Wall Street exigeait des rendements supérieurs sur l'investissement, et toujours plus rapides. Les investissements en R & D continuèrent de diminuer en 1994, 1995 et 1996, même si les profits des entreprises, eux, augmentaient continuellement. IBM, AT&T et Kodak, les grands de la recherche jusque-là, licencièrent massivement leurs chercheurs. Une enquête de l'Industrial Research Institute, couvrant 253 des plus grandes entreprises américaines, démontra que 41 pourcents d'entre elles avaient planifié en 1994 de couper '*généreusement*' dans leur budget de R & D.

Les entreprises, depuis lors, n'investissent plus tant dans le développement des affaires que dans la réduction des coûts d'opération. Elles sont devenues des instruments de spéculation sur le résultat financier pour les boursicoteurs, et ont cessé d'être des lieux de prédilection pour les chercheurs en quête d'avancement des savoir-faire en matière industrielle. Elles veulent battre la concurrence, à l'ouverture quotidienne des marchés financiers, et non pas en démarquant leurs produits à l'ouverture annuelle de marchés nouveaux de consommation.

Il ressort de tout cela, que l'esprit d'innovation dans l'entreprise, au chapitre des biens et des services nouveaux, a résolument cédé le pas à l'esprit de l'évaluation du rendement, au chapitre de la valeur de capitalisation du titre inscrit en bourse. D'où cette frénésie à vouloir procéder, peu importe les frais inhérents avant ou après transaction, aux fusions et acquisitions d'entreprises... histoire d'augmenter, sans effort, le domaine sous gestion, partant le revenu et le profit sous contrôle. La recherche est pourtant essentielle à la compétitivité accrue des entreprises, mais elle ne paie de retour que sur le long terme. Or, les dirigeants ne vivent plus que pour le court terme, et leur vision des choses n'a plus l'allure des stratégies d'antan en matière de positionnement marché. On ne cherche plus; on veut profiter !!!